

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 75 (1946)

Heft: 3-4

Artikel: Henri Pestalozzi 1746-1827 : une force qui va

Autor: Overney, A.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040664>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

Rédacteurs : Gérard Pfulg, directeur de l'École normale, à Fribourg ;
Eugène Coquoz, instituteur, 27, rue Guilliman, à Fribourg.
Administration : Raymond Progin, inspect. scolaire, 28, r. des Alpes, à Fribourg.
Compte de chèque postal 11a 153.

Henri Pestalozzi 1746-1827

Une force qui va

Pestalozzi naît à Zurich, mais aime la campagne. C'est que sa race l'avait préparé à goûter le charme des champs, la vie en plein air, la douceur du ciel tendu comme une tapisserie moirée au-dessus des laboureurs peinant au long des sillons. Car la destinée saisit l'homme bien avant le berceau. D'obscures et lointaines influences travaillent dans le mystère des générations et des ans à préparer un génie ou une force, une intelligence hardie ou un cœur généreux. Dont la générosité malhabile ou indisciplinée explose soudain et emporte tout y compris celui qu'elle anime. Cette force qui va, suit des appels jaillis de l'inconscient, que meuvent d'irrésistibles impulsions en marge de la commune sagesse et de la prudence, les ancêtres l'ont silencieusement forgée. Elle éclate un jour et projette l'arrière-petit-fils sur des routes qui semblent neuves et fantaisistes à ses contemporains, mais qui viennent, en réalité, du fond des âges. L'éducation discipline ces énergies héritées que la volonté plie sous sa loi. Parfois aussi elle les libère, les exaspère, fait sauter les obstacles et lâche le bolide. C'est une force qui va. Où ? Il n'en sait rien. Il ne voit ni un but précis, ni les chemins, ni le pourquoi de la mystérieuse trajectoire. Il va. Le but se dessinera peu à peu au long de la course, comme naît un dessin net d'un fouillis de traits qui l'ébauchent. Quand le bolide s'arrêtera, il se trouvera que la course fut féconde, heureux les résultats. Tel fut le cas d'Henri Pestalozzi.

C'est sur les rives du lac de Côme que se nouent les enfances Pestalozzi. Ses ancêtres y vivaient qui durent connaître la joyeuse fantaisie de cette lumière, le tumulte, l'indépendance, l'individualisme, le goût du caprice spontané, l'ardeur que les héros stendhaliens éprouveront sur ces mêmes rivages et que le sud développe si fortement dans les cœurs. Puis un ancêtre vint à Chiavenna et rencontra la

vie plus rude, plus âpre des vallées où la constance, l'effort sans cesse renouvelé tiennent en haleine l'homme, le harcèlent, le transforment en lutteur. Un autre, Antoine, se fixe à Zurich, passe à la Réforme. C'est un commerçant avisé qui s'enrichit, sa famille est agrégée au patriciat. A père avare, fils prodigue. De lui qui comptait fort bien, Pestalozzi tiendra peut-être cet invincible dédain des comptes et des bilans, ce mépris du doit et de l'avoir. Et parce qu'un sort ironique poursuit toujours Pestalozzi, cet homme irréductible aux comptabilités et à la banque figure sur nos billets gris-brun comme une malicieuse invitation à l'insouciance et à la prodigalité.

Et voici le grand-père qui est pasteur. Il doit aimer les méditations solitaires et la lecture de la Bible, les pensées sérieuses. Il aime le merveilleux paysage de plaine, et de coteaux, les vignes tranquilles où la Limmat courbe son geste lumineux, tandis que l'Albis clôt l'horizon de son harmonieuse ligne. Le pasteur vit près du peuple ; il en connaît les aspirations, les rêves, les peines. Pestalozzi les connaîtra par son grand-père. Chez lui, il rencontre le peuple, les enfants pauvres, mais heureux de vivre, turbulents et en bonne santé, débrouillards et ouverts. Il constate que la fabrique, l'école rigide les ferment, les assombrissent. L'atelier tue leur fraîcheur et l'école remplace la nature, la vie, par le livre. Ces impressions, peut-être inconscientes, se réveilleront un jour. Pestalozzi voudra libérer les siens, son peuple, de ces oppressions. Les images cueillies dans la calme vie auprès du grand-père créeront alors des actes. Cet amour pour les humbles et les souffreteux, il le devra à son père également, chirurgien-oculiste, qui avait une clientèle dans les milieux modestes surtout. A son père encore cette farouche indépendance qui le jette en avant, ce dédain des situations assurées. Car le chirurgien abandonnait volontiers ses clients pour la chasse et la pêche, les grandes courses emplies de rêve à travers la nature. C'était une passion : le bohème l'emportait sur le médecin. Cela ne l'enrichit guère. Il ne s'en aperçoit pas, les chiffres n'ayant aucun sens pour lui. Et le fils, comme le père, aimera la libre nature, ne s'arrêtera pas aux questions financières ; l'argent coulera entre ses doigts qui ne retiennent rien. Aussi Pestalozzi, n'ayant que six ans à la mort de son père, connut-il la gêne au foyer, la pauvreté besogneuse qui essaye, par des trésors de dévouement, de sauver les apparences. Il connut surtout la pieuse sensibilité de sa mère, sa silencieuse générosité, son abnégation. Sa tendresse. Elle couvrait son Henri, ne le laissait pas sortir. Et lui qui avait, de ses ancêtres, le goût du coup de poing entre camarades, prit auprès de sa mère le goût du recueillement, de la méditation, de la solitude, du repliement sur soi. Le goût du rêve et de l'évasion par le rêve. Il prendra l'habitude d'oublier les contingences, la réalité, pour s'enfoncer dans son rêve et chevaucher des chimères. L'habitude

de vivre sur un autre plan, de ne pas descendre au plan des hommes, de vivre intensément dans le monde de ses idées. Il en deviendra maladroit, mais gardera dans son cœur cette image de tendresse, cette passion du foyer protecteur, cette douceur qu'est la présence d'une mère qui veille à tout et forme, jour après jour, l'âme de son enfant. Le foyer, base de toute éducation, la mère reine du foyer et de l'enfant, ces notions que Pestalozzi enseignera bientôt ne seront que son expérience érigée en système. Une tranche de vie vécue, la sienne.

Puis ce fut l'école, le heurt de ceux qui ont les deux pieds sur terre et de celui qui a la tête dans les nuages. Naturellement, on le trouve un peu fou, ahuri. On s'en amuse. Et lui qui souffre se replie davantage. Il se révèle parfois dans sa force impulsive en des actes, héroïques si l'on veut, mais qui précisément, aux yeux des positifs, tiennent de la folie. Ainsi ce jour où le tremblement de terre précipite dans la rue les maîtres et les élèves. Pestalutz-le-phénomène remonte tranquillement les escaliers soucieux des livres et des bonnets oubliés dans la panique. L'homme mûr ne démentira jamais cet acte qui est un trait de caractère. Il se lance tête baissée, en des circonstances où les « réfléchis » reculent, il s'obstine opiniâtrement où les autres renoncent, il monte des escaliers qui sont des casse-cou.

Ainsi s'achèvent les enfances Pestalozzi.

Mais après le berceau encore la destinée saisit l'homme. Il n'est pas indifférent de naître à telle époque plutôt qu'à une autre, de vivre certains événements qui changent le visage des nations, de lire, à vingt ans, certaines œuvres qui allument une révolution dans les cœurs et les esprits, engagent l'humanité hors des chemins traditionnels, bousculent des hiérarchies que l'on croyait immortelles et irremplaçables. Héritier de ce qui précède, acteur tout neuf dans le présent qui évolue, le jeune homme de vingt ans a terminé ses enfances. Il entre à son tour dans la noble aventure, plonge au grand fleuve de la vie ; il suit le courant ou nage à contre-flot. Où en était la société quand sonnait la vingtième année d'Henri Pestalozzi en 1766 ; où en était-elle lorsqu'il mourut le 17 février 1827 ? Connaître ces grandes lignes et ces étapes nous fera mieux comprendre la vie de l'homme, ses difficultés et ses mérites, les actes qu'il pose, avec maladresse souvent, les résultats qu'il obtient, le cœur qui fut le sien, ses grandeurs et ses misères. Pestalozzi, plongé dans les remous de son époque, voyant crouler la vieille Europe et naître péniblement la nouvelle, nous enseigne qu'en pleine crise, dans le vent des tourmentes, les convulsions sociales, parmi les ruines et le déséquilibre, il y a place pour la grandeur. On peut construire encore si l'on tient fermement à la justice, à la vérité, à la bonté. Si l'homme ne renie pas son cœur d'homme. Fût-on

le seul au départ ; il suffit d'être un entraîneur, un généreux qui se donne, qui croit à son idéal. La foule suivra. Plus tard, après la mort peut-être. Qu'importe ? Le bien qui était à faire est fait.

La vie n'est point facile entre 1766 et 1827. Les oligarchies tiennent le pouvoir ; leur autorité politique, sociale, économique est draconienne. Aristocrates et bourgeois des corporations entendent conserver leurs privilèges, leurs droits. La ville écrase la campagne, l'école enserme les esprits et ne permet nulle indépendance intellectuelle. On doit penser comme ces messieurs. A ces heures, Pestalozzi rencontre Bodmer qui crée en 1762 la société « Zur Gerwe ». Elle groupe tous les « patriotes », c'est-à-dire ceux qui sont acquis aux idées nouvelles et qui, perspicaces, voient fort bien que la machine grince, que la vieille Suisse croule, que des adaptations, des rénovations sont nécessaires. Zur Gerwe, on lit et l'on discute. Pestalozzi découvre Rousseau dont *La Nouvelle Héloïse* est de 1761, *Le Contrat social* et *L'Emile* de 1762. L'ardent Pestalutz, captivé par ces thèmes nouveaux, emportait Rousseau à l'église pour le lire tranquillement. Il découvre Montesquieu. Les idées qui passionnent ces jeunes amis de Bodmer — dont Lavater, les deux Füssli, Schinz — sont les trois formes de l'Etat, la situation du peuple, la liberté des campagnes, la liberté de l'enseignement et du pouvoir, les devoirs des gouvernants, les abus de l'absolutisme, la bonté de l'homme, les droits du cœur, l'amour de la nature. Tel fut le point de départ à l'heure où vacillaient les socles de la société. Puis tout croula. Et ce fut la rafale de la Révolution, l'invasion de la Suisse, la chute des aristocraties, l'Helvétique, la résistance et sa répression, les armées étrangères, la Suisse piétinée, le deuil, les ruines, la misère, la désorganisation sociale. Puis Bonaparte, l'Acte de médiation, la domination napoléonienne après celle des sans-culottes. Puis les tourbillons soulevés par l'Europe coalisée, le Pacte de 1815 ; et les remous encore dans ce nouvel essai où les idées anciennes essayent de revivre. Un calme relatif enfin, un apaisement plus apparent que réel, car les agitations continuent, les têtes bouillonnent, les cœurs frémissent. Mais Pestalozzi meurt.

D'obstacle en obstacle, de faillite en faillite, parmi les quolibets et les calomnies, les honneurs et les dédains, les incompréhensions, les hostilités, les maladroites, il a construit son œuvre. Ses contemporains qui savent calculer, ceux qui aiment des organisations impeccables, les virtuoses de l'administration, les seigneurs des ronds de cuir, croient que c'est un échec. Ils oublient qu'au delà des bilans, des statuts, des arrêtés minutieux, des statistiques bureaucratiques, des succès matériels et financiers, il y a le cœur, l'esprit. Par lui, Pestalozzi triomphe, son œuvre survit. Cette force qui va, suivant impulsivement son rêve, arrive au but par des routes impraticables et des détours imprévus.

Il nous reste à marquer brièvement ces étapes selon la chronologie. A d'autres d'en dégager l'enseignement. A vingt et un ans, Pestalozzi est sans situation. Il s'est compromis par ses idées « révolutionnaires », ses allures d'indépendant. C'est un suspect, toutes les portes lui sont fermées. Il a interrompu ses études de théologie et de droit. Il rêve de vie agricole, car « au pays de la liberté il faut être paysan ». Rousseau *dixit*. Il ne sait pas tenir une faux ? Qu'importe ! Les ingénieurs-agronomes ne le savent pas plus que lui. Il n'a pas le sou, pas de terre, pas le moindre petit métier. Un autre s'arracherait les cheveux. Lui, non. Il songe à fonder un foyer : il est amoureux. Et farouchement et violemment, comme il fait toute chose. Pauvre, mal noté chez les bourgeois, ennemi des riches, il aime naturellement une bourgeoise riche, d'une famille considérable et considérée. Il est laid, timide, se présente mal, ses bas tombent, ses lacets traînent, sa cravate est un torchon, ses cheveux un buisson. Il aimera donc une jeune fille gracieuse, élégante, un beau parti. Le plus fort est qu'il réussit. Ce fut sa seule réussite matérielle. Et, en 1769, il épouse Anne Schultess qui sera pour lui une admirable compagne, dévouée, généreuse, compréhensive. Après quoi, il fera donc de l'agriculture. Il se forme rapidement, achète un domaine dans ce calme pays où la Reuss rejoint l'Aar. Il s'y construit une magnifique villa : le Neuhof. Il eût mieux valu attendre d'abord les bénéfices. Mais Pestalozzi et l'esprit pratique se rencontrent rarement. La dot de sa femme y passe, une banque et un oncle lui prêtent de l'argent. Hélas ! ni la culture de la garance, ni le sainfoin, ni les blés, ni l'assolement triennal ne rendent. C'est l'échec. A ce moment, Pestalozzi ému par la misère physique et morale des enfants errant dans la campagne, orphelins abandonnés et dévoyés, ouvre au Neuhof un asile pour enfants pauvres. Il les forme, les instruit, les habille, leur apprend un métier. Filature, tissage, culture doivent transformer les mendiants. Nouvel échec matériel. C'est que de jeunes enfants n'ont jamais pu couvrir les frais de leur entretien. Pestalozzi est écrasé de dettes. En 1780, tout est à terre, les ateliers fermés, le domaine vendu. Pestalozzi ne mange pas à sa faim, on se moque de lui partout, sa femme est recueillie par une amie.

Alors Pestalozzi se met à écrire. Une série d'œuvres nous révéleront ses pensées. Notamment les *Veillées d'un solitaire* (1780) et *Léonard et Gertrude* (1781-1787). Cette dernière œuvre lui apporte la gloire, les honneurs et des sous. Les sous disparaîtront, la gloire demeurera. Ce « livre pour le peuple » eut un considérable retentissement et il est la première affirmation de la noblesse de l'éducateur. Seul un homme du plus haut rang et de noble caractère est digne d'être maître d'école, affirme Pestalozzi. Il affirme bien d'autres idées politiques, économiques, sociales au goût du jour, qui plaisent

à Paris et valent à Pestalozzi le titre de « citoyen français » que lui décerne, en 1793, la Convention. En réponse, Pestalozzi écrit un essai : *Sur les causes de la Révolution française*. L'absolutisme est cause de tout le mal ; seule la liberté fait progresser l'homme qui s'encanaille dès que ce besoin n'est pas satisfait. Puis il joue un rôle de médiateur dans l'affaire de Stäfa, continue d'écrire et écrit encore lorsque, en 1798, Berne tombe. L'Helvétique appelle Pestalozzi à Aarau, lui demande des conseils, écoute ses avis, lui confie les orphelins de Stans après les journées sanglantes du Nidwald. Pestalozzi se dépense sans compter ; il dirige, administre, enseigne, inspecte. Il gagne l'esprit et le cœur des enfants. Il en fera des hommes. Non. Tout cela est trop beau. En 1799, le commissaire expulse maître et élèves. Et voici Pestalozzi à nouveau sur les grand-routes. Avec le même courage. Nous le retrouvons à Berthoud. Après quelques complications et de multiples ennuis, il ouvre son Institut qui sera reconnu bientôt par l'Helvétique. Pestalozzi met au point sa méthode : développer les aptitudes naturelles de l'enfant. Il connaît le succès : cent cinquante élèves, des maîtres de valeur, une réputation qui franchit le Jura et le Rhin. On accourt à lui de France et d'Allemagne. Cependant, d'aucuns murmurent ; on voit en Pestalozzi un novateur social, un utopiste, on n'aime pas ses idées égalitaires, son dédain des riches. Les nuages s'amassent sur cet horizon. En 1802, Pestalozzi est à Paris, membre de la Consulta. Il en revient en 1803, déçu de Napoléon qui n'a rien voulu comprendre à l'ABC. L'Helvétique est supprimée, l'Acte de médiation imposé, Berne retrouve ses droits, le patriciat ferme l'Institut, reprend le château, déloge Pestalozzi. Il vit quelque temps à Münchenbuchsee, tandis que Payerne et Yverdon se disputent l'honneur de l'accueillir. Yverdon eut le dernier mot, Pestalozzi s'installe au château en 1804. Alors commence le triomphe pédagogique de cet homme que les échecs ne lassent pas. Il est plus jeune que jamais. Plus laid aussi, mais ses yeux rayonnent et son regard captive. L'Institut se développe, les pauvres y trouvent une place. Des pédagogues, des savants viennent à lui, s'initient à ses méthodes, à ses procédés, entrent dans l'esprit qui l'anime : de l'enfant tirer l'homme, faire jaillir la confiance. Mais Pestalozzi est décidément en dehors de la vie pratique, il est un mauvais-administrateur-né. Yverdon finira, en 1825, comme le Neuhof : tout le monde est dispersé, les portes se ferment. L'échec matériel sera là, fidèlement présent, comme à Stans, comme à Berthoud. Disputes, calomnies, jalousies, comptabilité en déroute, caisse vide. Pestalozzi retourne au Neuhof. Les calomnies l'y poursuivent ; les pamphlets l'affectent. Il est vieilli, surmené, usé, las. Le voici accablé. Et le 17 février 1827, il entre enfin dans la paix d'où aucun puissant du monde ne l'expulsera plus. A. OVERNEY.